

UNIVERSITÉ CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR



**Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Faculté des Sciences et Technologies de l'Éducation et
de la Formation
Institut Fondamental d'Afrique Noire**

RAIS

Revue des études arabes et islamiques

Revue scientifique publiée par l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, Sénégal

3^e année

Numéro 3

Décembre 2025

ISSN 2772-2252

Presses universitaires de Dakar

© Presses universitaires de Dakar

Dakar (Sénégal)

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays**

Dépôt légal : Mars 2026

ISSN : 2772-2252

ADMINISTRATION DE LA REVUE

Directeur Responsable de la Revue :

Alioune Badara KANDJI, Recteur de l'UCAD

Coordonnateur :

Ousmane Ndiogou THIAW, Département d'Arabe, FLSH

Comité administratif :

Ababacar DIOP, Département d'Arabe, FASTEF

Cheikh SAMB, Département d'Arabe, FASTEF

Moustapha Ly, Département d'Arabe, FLSH

Djim DRAMÉ, Laboratoire d'Islamologie, IFAN

COMITÉ SCIENTIFIQUE ET CONSULTATIF

Abderrahim BEROUAGUI, Université de Meknès, Maroc.

Abdul Sattar ALHITY, Université de Bahreïn, Bahreïn.

Abou Baker AL-ZAHABI, Université Libanaise de Beyrouth, Liban.

Ahmed Abdulkafi ALMURIB, Université de Sharjah, Émirats Arabes Unis.

Alioune Badara DIANÉ, Directeur de l'ISR / FLSH, UCAD, Sénégal.

Amadou Tidiany DIALLO, Directeur de l'ED-ARCIV / FLSH, UCAD, Sénégal.

Aminata Niang DIÈNE, FLSH, UCAD, Sénégal.

Cheikh SAMB, FASTEF, UCAD, Sénégal.

Djim DRAMÉ, IFAN, UCAD, Sénégal.

Fatima SALLAMI, Université de Marrakech, Maroc.

Hana ALI, Université de Damas, Syrie.

Hassan BASHIR, Université de Khartoum, Soudan.

Hassan HAMZE, Lyon 2, France.

Ibada HILAL, Université Al-Zaytoonah de Jordanie, Amman, Jordanie.

Ilyas QUWAISSEM, Université Zitouna de Tunis, Tunisie.

Khadim MBACKÉ, IFAN, UCAD, Sénégal.

Khalid ALKINDI, Université de Mascate, Oman.

Khassim DIAKHATÉ, FLSH, UCAD, Sénégal.

Khulud ALNAZEL, Université de Hafar Al-Batin, Arabie Saoudite.

Lokman YILMAZ, Université Izmir, Turquie

Magueye NDIAYE, FLSH, UCAD, Sénégal.

Mamadou Bouna TIMÉRA, Doyen de la FLSH, UCAD, Sénégal.

Matar NDIAYE, Doyen de l'IFAN, UCAD, Sénégal.

Mohamed MEZYANI, Université Alger 1, Algérie.

Moustapha SOKHNA, Doyen de la FASTEF, UCAD, Sénégal.

Nadia BENELAZMIA, Université de Meknès, Maroc.

Ousmane Ndiogou THIAW, FLSH, UCAD, Sénégal.

Ousseynou TALL, Assesseur, FLSH, UCAD.

Saliou NDIAYE, FLSH, UCAD, Sénégal.

Seydou KHOUMA, FASTEF, UCAD, Sénégal.

Souhila SOLTANI, École Normale Supérieure d'Oran, Algérie.

Yankhoba SEYDI, Directeur de la DRI, UCAD, Sénégal.

OBJECTIFS DE LA REVUE

- Unifier les différents départements spécialisés en langue arabe à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar.
- Classifier les études et travaux des chercheurs dans les Universités et institutions arabophones sénégalaises d'une manière générale.
- Publier les recherches scientifiques et académiques en sciences et lettres de la langue arabe, en études islamiques et civilisation, en pédagogie et didactique.
- Présenter la revue comme une vitrine de la culture arabo-islamique en Afrique de l'Ouest et un symbole des relations universitaires entre le Sénégal et le monde arabe voire plus loin dans un cadre d'échange et d'interaction.

PROTOCOLE ÉDITORIAL

- Les articles proposés à la Revue seront inédits.
- Le nombre de pages ne doit pas dépasser au maximum 15.
- Le corps du texte français en Times New Roman 12, justifié, interligne : 1.5, bas de page : 10.
- Les notes de bas de page : Nom de l'auteur, Titre, N° éd., Lieu, Édition, Date, Tome, Page.
- La Bibliographie doit être placée en fin du document : Nom de l'auteur (Nom Prénom), Titre, N° éd., Lieu, Édition, Date.
- Les études sont tenues à être caractérisées par leur profondeur et une certaine originalité. Elles doivent respecter les normes de publication scientifiques : références, notes et bibliographie selon les normes en vigueur dans les traditions universitaires.
- La matière présentée pour la publication sera soumise discrètement pour l'instruction scientifique et sera retournée, si nécessaire, à son auteur pour modification et amélioration.
- L'article doit être élaboré en français ou en arabe avec un résumé de l'une de ces deux langues.
- Les études publiées n'expriment pas l'opinion de la revue.
revue.rais@ucad.edu.sn

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	11
Islam et droits de l'homme : quintessence des approches universaliste et relativiste	
Dr. Mouhamadou Bamba DIOP.....	15
Une relecture des textes coranique et traditionnel : pour une recherche de l'essence du discours divin à travers l'islam	
Dr. Abdou Aziz DIOUF	35
Le vocabulaire politique arabe : entre le « parler » et le « faire » de la politique	
Pr. Nadia BEN ELAZMIA.....	65
Le contexte géopolitique du Saloum au XIX ^e siècle face aux partisans du jihad : les exemples de Maba Diakhou Ba et d'El hadj Abdoulaye Niasse	
Dr. Babacar NIANE	85
Les idoles et la raison critique : de Martin Clifford à Nietzsche	
Pr. Mohamed HAJAOUI.....	105

LES IDOLES ET LA RAISON CRITIQUE DE MARTIN CLIFFORD À NIETZSCHE

Pr. MOHAMED HAJAOU

Institut des professions infirmières et techniques de santé

Errachidia – Maroc

Résumé

Cet article propose une lecture généalogique de la critique des idoles dans la pensée moderne, en mettant en dialogue Martin Clifford¹ et Friedrich Nietzsche. Il montre comment, dès le XVII^e siècle, Clifford engage une première démystification des autorités religieuses et métaphysiques en dénonçant la crédulité comme source de domination intellectuelle. Pour lui, l'« idole » désigne toute croyance acceptée sans examen rationnel, et la raison apparaît comme un impératif moral visant à libérer l'esprit humain des illusions dogmatiques. Cette posture inaugure une éthique de la croyance fondée sur la responsabilité intellectuelle et prépare le terrain de la modernité critique.

Le texte montre ensuite que Nietzsche hérite de ce geste critique tout en le radicalisant profondément. Là où Clifford croyait pouvoir sauver la vérité par la raison, Nietzsche retourne le soupçon contre la raison elle-même, qu'il considère comme une nouvelle idole. À travers la méthode du « marteau », la critique nietzschéenne ne cherche plus à réfuter des erreurs, mais à diagnostiquer des symptômes de faiblesse vitale. Les valeurs morales, la vérité, la science et même la rationalité sont interprétées comme des productions historiques issues du ressentiment et de la peur du devenir. La destruction des idoles devient alors un acte physiologique et créateur, ouvrant la voie à une transvaluation des valeurs.

Enfin, l'étude met en évidence une dialectique décisive entre raison et vie dans le destin de la modernité. Clifford incarne l'espoir d'une émancipation par la clarté rationnelle, tandis que Nietzsche assume le vertige du désenchantement et fait de l'absence de fondement une condition de création. Penser après la chute des idoles ne signifie plus accéder à une vérité ultime, mais habiter le risque, la pluralité et l'interprétation. Ainsi, de la démystification rationaliste à

1. Martin Clifford (1624-1677) est un philosophe et théologien anglais du XVII^e siècle, actif durant la période de la Restauration. Formé à Oxford, il s'inscrit dans les débats intellectuels opposant la raison philosophique à l'autorité religieuse. Dans son ouvrage *A Treatise of Humane Reason* (1674), il critique les prétentions de la raison humaine à l'autosuffisance et en souligne les limites face à la Révélation. Hostile au cartésianisme et réservé à l'égard des platoniciens de Cambridge, il défend une conception anglicane traditionnelle du savoir. Son importance est surtout historique, comme témoin des résistances au rationalisme moderne.

l'affirmation tragique de la vie, le texte montre que la critique moderne ne cesse de se retourner contre ses propres certitudes, faisant de la philosophie non plus une théorie du vrai, mais un art de vivre et de créer.

Mots-clés: Idole ; raison critique ; croyance ; rationalisme ; Nietzsche ; Clifford ; généalogie ; désenchantement ; transvaluation des valeurs ; modernité.

Introduction

L'histoire de la pensée critique, depuis la fin du XVII^e siècle, est traversée par une tension constante entre la vénération et la profanation. De Martin Clifford à Nietzsche, la figure de « l'idole » — symbole d'une autorité illusoire, d'un absolu figé — s'est constituée comme un motif central dans la généalogie de la raison critique. Clifford, dans son *Treatise of Human Reason* (1674), amorce déjà un renversement des formes d'autorité théologique et métaphysique, en dénonçant la crédulité comme l'un des plus sûrs instruments de domination. Pour lui, l'esprit humain se laisse séduire par la majesté des idoles, c'est-à-dire par ces entités abstraites qu'il érige lui-même pour se rassurer : la Vérité, la Religion, la Vertu. Nietzsche, deux siècles plus tard, prolongera et radicalisera cette intuition en forgeant sa critique des « idoles morales » dans *Le Crépuscule des idoles*². Là où Clifford visait la superstition, Nietzsche visera la morale ; là où le premier invitait à l'usage de la raison contre les illusions de la foi, le second usera du marteau pour éprouver la solidité des valeurs mêmes qui soutiennent l'édifice occidental.

Clifford, disciple critique de Hobbes et contemporain de Locke, appartient à ce courant rationaliste anglais qui cherche à dégager l'esprit des entraves dogmatiques du clergé. Son œuvre témoigne d'un souci presque moral de la lucidité : croire sans preuve, c'est trahir la raison, c'est accorder au mythe un pouvoir qu'il ne mérite pas. La croyance, pour Clifford, ne vaut que si elle résiste à l'examen public de la raison. Déjà se dessine, sous cette plume austère, une généalogie du soupçon : l'idole, au sens large, naît du besoin humain de certitude, besoin qui substitue des images rassurantes à la rigueur de la pensée critique. Ce geste critique, Nietzsche le reconnaîtrait : il fait partie de ces « premières démolitions » du monde métaphysique, que le philosophe allemand décrira plus tard comme les étapes d'un désenchantement progressif de l'être³.

2. NIETZSCHE, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, trad. H. Albert, Paris : Gallimard, 1974, p. 7.

3. NIETZSCHE, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, *op.cit.*, p. 33.

Nietzsche hérite de cette méfiance à l'égard des fictions dogmatiques, mais il la retourne contre la raison elle-même. Si Clifford pensait sauver la vérité par la raison, Nietzsche montrerait que la raison est elle-même une idole, un instrument forgé par l'instinct vital pour maîtriser l'inconnu. L'esprit moderne, prétend Nietzsche, a remplacé les dieux par des concepts, et la foi par la science : mais l'acte de croire demeure le même, seulement déplacé. C'est pourquoi il affirme, dans *Le Gai savoir*, que « Dieu est mort » — non pas qu'il ait disparu, mais que les hommes ont cessé d'y croire tout en continuant à idolâtrer la morale, la raison, l'humanité⁴. Ainsi, l'héritage de Clifford se renverse : le rationalisme, en triomphant, devient la nouvelle religion.

Entre ces deux penseurs s'instaure une dialectique fascinante de la critique. Clifford inaugure une éthique de la croyance fondée sur la responsabilité intellectuelle : il faut croire proportionnellement à la preuve. Nietzsche, lui, substitue à cette exigence la volonté de puissance : il ne s'agit plus de croire selon la preuve, mais d'affirmer selon la vie. Le problème n'est plus épistémologique, mais existentiel. La vérité ne se mesure plus à la conformité entre pensée et chose, mais à la force qu'elle déploie dans l'existence. Par-là, Nietzsche fait éclater l'horizon du rationalisme critique et fait de la destruction des idoles un acte de création. Détruire n'est plus nier : c'est dégager l'espace d'une affirmation plus haute⁵.

L'idole, dans les deux œuvres, représente la cristallisation d'un désir de certitude. Chez Clifford, elle s'ancre dans le besoin de stabilité rationnelle ; chez Nietzsche, elle se loge dans le ressentiment, dans cette faiblesse de la vie qui se déguise en morale. Ainsi, le philosophe allemand transforme la critique en physiologie : les idoles sont les symptômes d'une dégénérescence du vouloir. La morale chrétienne, l'idéalisme platonicien, le kantisme, la science positiviste — autant de formes modernes du culte idolâtre. Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche les fait parler à travers ses personnages : le saint du désert, le savant, le vertueux, le dernier homme. Tous adorent quelque chose, tous fuient la vie sous un nom noble⁶. Le renversement de toutes les idoles est alors le moment nécessaire où la pensée accepte de perdre ses béquilles métaphysiques pour retrouver la danse du monde.

4. NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, trad. P. Wotling, Paris : GF Flammarion, 2000, § 125, p. 174.

5. NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, *op. cit.*, p. 108.

6. NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. M. de Gandillac, Paris : Gallimard, 1972, p. 97.

Clifford, en homme de science avant l'heure, croit encore en la transparence de la raison. Nietzsche, au contraire, dénonce cette transparence comme illusion. L'esprit ne découvre pas le réel, il l'interprète, il le façonne selon ses besoins vitaux. Là où Clifford voyait la preuve comme condition de la vérité, Nietzsche y voit un symptôme de faiblesse : vouloir prouver, c'est déjà douter de la vie. La critique devient alors affirmation tragique : elle ne vise pas à démontrer mais à créer, à poser des valeurs nouvelles qui ne réclament plus la sanction du vrai. C'est pourquoi Nietzsche se présente non comme un moraliste, mais comme un médecin : il ausculte les idoles, il les frappe pour écouter le son creux qu'elles rendent⁷.

De Clifford à Nietzsche, la critique de l'idolâtrie suit donc une ligne de transformation profonde : de la raison comme arme du désenchantement, on passe à la vie comme mesure de toute vérité. La raison déchue devient un instinct parmi d'autres, et la foi se révèle comme une forme de la volonté. Ce parcours montre que la modernité n'a pas cessé de fabriquer des dieux — mais qu'elle les appelle autrement : progrès, humanité, liberté, objectivité. Nietzsche, en dénonçant ces masques, poursuit le travail amorcé par Clifford, mais il le pousse jusqu'à ses conséquences les plus vertigineuses : il n'y a pas d'idoles innocentes, car toute idée aspire à devenir pouvoir⁸.

Ce mouvement critique conduit à une question éthique : que reste-t-il quand les idoles sont tombées ? Clifford aurait répondu : la raison. Nietzsche répond : la vie. Entre les deux réponses se joue le destin de la modernité. La première maintient l'idéal de la clarté et de la certitude, la seconde plonge dans la pluralité et le risque. Clifford pense l'homme comme être de mesure, Nietzsche comme être de dépassement. Tous deux, pourtant, veulent délivrer l'esprit de la servitude : l'un par la lumière, l'autre par le feu. Ainsi se noue une continuité paradoxale entre le rationalisme anglais et le dionysisme allemand : la critique des idoles comme voie vers l'émancipation, mais une émancipation toujours menacée par ses propres idoles nouvelles.

La lucidité, pour Clifford, consistait à détruire les dogmes religieux ; pour Nietzsche, elle consiste à détruire les dogmes moraux. Le premier écrivait contre la superstition, le second contre la « morale du troupeau ».

7. NIETZSCHE, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, trad. H. Albert, Paris : Gallimard, 1974, Préface « Le problème de Socrate », p. 3.

8. *Ibid.*

Mais tous deux se rejoignent dans le refus du mensonge vital : celui qui préfère croire plutôt que savoir, ou celui qui préfère juger plutôt que créer. Ainsi, la critique nietzschéenne trouve dans la tradition anglaise de la libre pensée une préfiguration de son geste de « renversement de toutes les valeurs ». Ce qui change, c'est la profondeur du soupçon : Clifford reste à la surface du langage, Nietzsche descend jusqu'à la racine de l'instinct.

L'un et l'autre incarnent la naissance du sujet moderne comme être critique. Mais alors que Clifford le conçoit comme observateur rationnel, Nietzsche le pense comme créateur tragique. L'un veut purifier la pensée de l'erreur, l'autre veut la libérer de la vérité. Dans ce passage de la morale à l'esthétique, de la preuve à l'interprétation, s'accomplit la métamorphose de la philosophie moderne : la critique n'est plus seulement un acte de raison, mais un geste de vie. Les idoles tombent, et avec elles, s'écroule la vieille hiérarchie des valeurs : la vérité cesse d'être une fin, elle devient un effet du vouloir⁹.

I. L'origine du soupçon : Martin Clifford et la rationalité comme démystification

Martin Clifford occupe une place singulière dans la constellation intellectuelle anglaise du XVII^e siècle. Peu connu du grand public contemporain, il incarne pourtant une des premières figures de ce que Nietzsche appellera plus tard la « critique des idoles ». En 1674, lorsqu'il publie son *Treatise of Human Reason*, Clifford s'attaque frontalement à la crédulité et à la superstition, deux maladies de l'esprit qu'il considère comme les causes de la servitude humaine. Il écrit dans un contexte dominé par les querelles religieuses et politiques qui opposent l'anglicanisme à la libre pensée. La philosophie, encore prisonnière des dogmes, commence à peine à affirmer sa voix autonome. Clifford, proche de Hobbes, mais déjà plus moraliste, veut montrer que la raison humaine, lorsqu'elle se laisse guider par l'examen, peut renverser toutes les fausses autorités. C'est dans cette exigence de lucidité que se profile la première forme du soupçon moderne : celui qui doute des dieux, non par blasphème, mais par probité intellectuelle¹⁰.

Dans *A Treatise of Human Reason*, Clifford déploie une argumentation d'une rigueur étonnante pour son époque. Il distingue soigneusement

9. NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, trad. H. Albert, Paris : Gallimard, 1971, p. 45.

10. CLIFFORD, Martin, *A Treatise of Human Reason*, London: T. Davis, 1674, p. 45.

entre la foi raisonnable et la croyance aveugle. Croire sans preuve, écrit-il, c'est « se rendre esclave de son imagination ». L'idole, ici, n'est pas seulement la statue religieuse ou le dogme théologique ; elle devient une métaphore du processus même par lequel l'esprit abdique sa liberté. En d'autres termes, Clifford diagnostique dans la croyance un mécanisme d'auto-aliénation : l'homme adore les figures qu'il produit, puis s'y soumet. Cette inversion de la liberté en servitude annonce, dans son principe, la critique nietzschéenne des valeurs morales : dans les deux cas, l'esprit crée ses propres chaînes et les appelle « vérités ». Ce n'est pas le monde qui impose les idoles ; c'est l'homme qui les engendre, puis s'y prosterne¹¹.

Ce rationalisme moral s'inscrit dans la lignée du libéralisme anglais naissant. Clifford partage avec Locke la conviction que la raison doit servir la liberté individuelle et politique. Mais il s'en distingue par une tonalité plus sceptique et plus morale. Chez Locke, la raison est un instrument d'équilibre ; chez Clifford, elle devient une arme. Il ne s'agit pas seulement d'éclairer, mais de combattre : la superstition, la rhétorique ecclésiastique, les préjugés collectifs. Cette raison combattante, armée de l'ironie, trouve une expression littéraire dans *The Plain Dealer*, texte satirique où Clifford dénonce les hypocrisies du clergé et la lâcheté des croyants. Le style y est mordant, parfois violent, et vise à briser la façade des vertus. Ce n'est pas encore le marteau de Nietzsche, mais déjà le premier éclat du métal¹².

L'esprit de Clifford est celui d'un moraliste rationaliste. Son exigence éthique consiste à ne jamais croire sans motifs suffisants, à toujours confronter la croyance à l'expérience et à la raison publique. Cette exigence, que Nietzsche appellera plus tard « probité intellectuelle », annonce la vertu du « philosophe de l'avenir » : celui qui refuse de se mentir à lui-même. Toutefois, là où Clifford pense encore que la raison peut purifier l'esprit, Nietzsche soupçonnera cette même raison d'être une nouvelle forme d'idolâtrie. Ainsi, la filiation entre les deux penseurs est paradoxale : Nietzsche prolonge Clifford en le renversant. Mais ce renversement n'aurait pas été possible sans la première démystification opérée par l'auteur anglais. Avant de briser les idoles morales, il fallait oser douter des idoles religieuses ; Clifford a ouvert ce chemin¹³.

11. *Ibid.*, p. 60.

12. CLIFFORD, Martin, *The Plain Dealer*, London: H. Herringman, 1676, p. 12.

13. NIETZSCHE, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, *op.cit.*, p. 3.

La notion d'« idole » chez Clifford demeure toutefois ambivalente. D'un côté, elle désigne la fausse représentation religieuse qui trompe la raison ; de l'autre, elle devient le symbole du désir humain de croire. L'homme fabrique des idoles parce qu'il ne supporte pas le vide du sens. Cette intuition psychologique anticipe la critique nietzschéenne de la morale comme symptôme : croire, c'est combler un manque, fuir l'incertitude, se donner une figure rassurante du monde. Clifford y voit une faute morale, Nietzsche y verra une faiblesse vitale. Mais l'architecture du raisonnement est la même : les idoles ne sont pas des réalités extérieures, mais des productions de l'esprit. Elles fonctionnent comme des prothèses symboliques de la peur. Dans ce sens, Clifford est déjà un généalogiste avant la lettre¹⁴.

Ce rationalisme critique s'enracine aussi dans la tradition empiriste. Clifford, comme ses contemporains anglais, croit en la puissance du témoignage sensible et de l'expérience commune. Son idéal de vérité est démocratique : chacun peut juger, pourvu qu'il use de sa raison. Ce rationalisme moral se fonde sur la responsabilité individuelle du croire. En ce sens, Clifford rompt avec toute autorité transcendante. L'homme n'a pas besoin d'une révélation pour discerner le vrai ; il lui suffit d'exercer son jugement. Nietzsche reprendra cette idée sous une forme radicalisée : « Nous devons nous-mêmes devenir les juges de nos valeurs. » Ce qui n'était chez Clifford qu'un appel à la prudence intellectuelle deviendra chez Nietzsche un programme de transvaluation¹⁵.

Le rapport de Clifford à la religion est donc celui d'un moraliste éclairé : il n'en nie pas nécessairement le contenu symbolique, mais il rejette toute prétention à la vérité absolue. La foi, dit-il, doit se soumettre à la raison, faute de quoi elle devient superstition. Dans *A Treatise of Human Reason*, il met en garde contre la paresse de l'esprit qui préfère les dogmes aux démonstrations. Cette attitude critique annonce la future dénonciation nietzschéenne de la « morale du troupeau ». L'homme préfère obéir plutôt que penser ; il préfère la sécurité de l'idole à la solitude du questionnement. Clifford, moraliste du doute, prépare l'avènement du philosophe au marteau¹⁶.

Mais l'ironie de Clifford n'est pas seulement critique : elle est thérapeutique. En ridiculisant les croyances aveugles, il cherche à guérir l'esprit de la crédulité. Il croit encore que la vérité, une fois libérée,

14. CLIFFORD, Martin, *A Treatise of Human Reason*, op. cit., pp. 70-74.

15. NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, op.cit., § 260, p. 204.

16. NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, op.cit., § 26, p. 58.

rendra l'homme meilleur. C'est ici que Nietzsche s'en sépare. Pour lui, la vérité n'a pas de valeur morale ; elle n'est qu'un instrument de vie. Tandis que Clifford voit dans la raison un remède universel, Nietzsche la soupçonne d'être une ruse du nihilisme. Ce décalage marque le passage du rationalisme humaniste au perspectivisme tragique. Clifford voulait sauver l'homme par la raison ; Nietzsche cherchera à sauver la vie de l'homme raisonnable¹⁷.

On retrouve dans la rhétorique de Clifford une confiance intacte dans le progrès de l'esprit humain. Le monde, pense-t-il, sortira de ses ténèbres lorsque les hommes auront appris à penser sans prêtre. Nietzsche, lui, constatera que le prêtre habite désormais dans chaque conscience. La métaphysique s'est sécularisée, la morale a pris la place de la théologie. L'idole a changé de nom, mais elle règne toujours. Clifford croyait combattre la foi ; Nietzsche combattrait la croyance en la vérité. Dans les deux cas, l'objectif est le même : libérer l'esprit. Mais le champ de bataille s'est déplacé du temple au langage. Clifford détruit les mythes religieux ; Nietzsche démonte les grammaires de la pensée¹⁸.

Ainsi, à travers Clifford, la modernité découvre sa première figure de l'esprit critique : celle du penseur qui ose douter de ses propres représentations. Cette attitude, qui peut sembler aujourd'hui banale, fut à son époque un acte de courage. Elle inaugure la lente désacralisation du monde, que Nietzsche achèvera deux siècles plus tard. Entre le *Treatise of Human Reason* et le *Crépuscule des idoles*, s'étend tout un trajet de la pensée occidentale, de la foi en la raison à la foi dans la vie. Clifford creuse le lit du désenchantement ; Nietzsche y fera couler le fleuve du soupçon. Tous deux, chacun à sa manière, frappent les idoles au nom d'une liberté plus grande : celle de penser sans maître, de croire sans se trahir¹⁹.

II. Nietzsche et la destruction des idoles : le marteau comme méthode

Chez Nietzsche, la critique devient un art. Ce n'est plus une entreprise morale de correction ni une enquête logique de vérification : c'est un acte esthétique et vital. Dans *Le Crépuscule des idoles*, le philosophe déclare que son marteau n'est pas seulement un instrument de destruction, mais un outil d'auscultation : il veut frapper les idoles pour en entendre le son.

17. NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, op.cit., § 343, p. 248.

18. NIETZSCHE, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, Paris : Gallimard, 1974, « Comment le monde véritable devint fable », p. 41.

19. CLIFFORD, Martin, *A Treatise of Human Reason*, op. cit., p. 78.

Cette métaphore inaugure un nouveau rapport à la vérité. La vérité n'est plus ce qu'on découvre, mais ce qui résonne. Nietzsche ne cherche pas à prouver que les idoles sont fausses ; il montre qu'elles sonnent creux. Ce passage du jugement au diagnostic constitue l'un des plus grands déplacements de la pensée moderne : la critique devient physiologique. L'idole n'est plus une erreur de l'esprit, mais un symptôme de la faiblesse vitale²⁰.

L'œuvre de Nietzsche, dans sa totalité, peut se lire comme une vaste pathologie de la croyance. Depuis Humain, trop humain jusqu'à *Ecce Homo*, il ausculte les valeurs de la culture européenne comme un médecin examine un malade. Les concepts de Dieu, de morale, de vérité, de raison, de bien et de mal deviennent autant de « fictions nécessaires » inventées par une humanité épuisée. La philosophie traditionnelle, dit-il, n'a pas été une quête du vrai, mais une thérapeutique du désespoir. En croyant au monde des Idées, en posant un au-delà du sensible, elle a voulu fuir la vie. « Les arrière-mondes sont les poisons de la vie », écrit-il dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. Chaque fois que l'homme invente une idole, c'est qu'il ne supporte plus le devenir. L'idole, chez Nietzsche, n'est donc pas seulement une croyance fausse, mais un signe de fatigue²¹.

Dans *Le Crépuscule des idoles*, Nietzsche s'attaque à ce qu'il appelle les « quatre grandes erreurs » : l'erreur de la causalité morale, l'erreur du libre arbitre, l'erreur de la conscience et l'erreur du monde vrai. Ces quatre illusions structurent toute la pensée occidentale depuis Socrate. Clifford s'en prenait à la foi religieuse ; Nietzsche en veut à la métaphysique elle-même. Là où Clifford défendait la raison contre la superstition, Nietzsche attaque la raison comme superstition. Ce renversement révèle l'audace du philosophe : il ose frapper la source même du rationalisme. L'esprit, dit-il, est tombé amoureux de ses propres créations ; il adore ses concepts comme autrefois ses dieux. En ce sens, la raison est la plus dangereuse des idoles : celle qui se cache derrière toutes les autres²².

Ce diagnostic suppose une méthode : la généalogie. Là où Clifford cherchait des preuves, Nietzsche cherche des origines. Il ne demande plus « Qu'est-ce que la vérité ? », mais « Qui veut la vérité ? » Derrière chaque système de pensée, il traque la volonté de puissance qui l'anime. La vérité n'est plus un idéal désintéressé, mais une stratégie. Dans *La Généa*

20. NIETZSCHE, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, op.cit., p. 47.

21. NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris : Gallimard, 1972, p. 98.

22. NIETZSCHE, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, op.cit., « Les quatre grandes erreurs », p. 63.

logie de la morale, il montre comment les valeurs morales chrétiennes — humilité, charité, obéissance — sont nées du ressentiment des faibles. Les esclaves, incapables d'affirmer la vie, ont retourné la force contre elle-même en inventant le Bien comme revanche contre la puissance. L'idole morale naît de ce renversement. Le christianisme, héritier de Socrate, a figé le devenir sous les catégories du Bien et du Mal. Clifford croyait que la raison libère ; Nietzsche découvre qu'elle domestique²³.

Le marteau nietzschéen agit donc selon une logique double : il détruit et il révèle. En brisant les idoles, il libère les forces qui dormaient sous elles. La destruction devient création. « Il faut encore porter en soi un chaos pour enfanter une étoile dansante », dit Zarathoustra. La démolition des valeurs n'a de sens que si elle ouvre un espace pour de nouvelles affirmations. Clifford voulait substituer la raison à la foi ; Nietzsche veut substituer la vie à la raison. Le marteau n'est pas un instrument de négation, mais un catalyseur de renaissance. Ce que Clifford concevait comme purification intellectuelle devient, chez Nietzsche, transfiguration ontologique : la critique comme acte de santé²⁴.

Dans cette perspective, la figure du « philosophe au marteau » s'oppose à celle du prêtre. Le prêtre promet le salut en échange de la soumission ; le philosophe au marteau promet la lucidité en échange du courage. Clifford appartenait encore à une culture de la réforme — Nietzsche fonde une culture de la transmutation. Ce n'est plus l'erreur qu'il veut corriger, mais la faiblesse qu'il veut guérir. Le marteau devient le symbole d'une thérapeutique de la vie : frapper les idoles, c'est libérer les forces vitales étouffées par la morale. Ainsi, la critique se retourne contre la compassion, la modestie, la pitié — toutes vertus que Clifford aurait tenues pour morales, mais que Nietzsche démasque comme formes subtiles de nihilisme²⁵.

Ce combat contre la morale s'exprime pleinement dans *Par-delà bien et mal*. Nietzsche y dénonce les « préjugés des philosophes », ces croyances déguisées en raisonnements. Chaque système philosophique, affirme-t-il, n'est que la confession involontaire de son auteur. Derrière la logique, il y a la psychologie ; derrière la raison, la passion. Clifford croyait à l'objectivité du jugement rationnel ; Nietzsche y voit une

23. NIETZSCHE, Friedrich, *La Généalogie de la morale*, trad. H. Albert, Paris : Gallimard, 1971, p. 15.

24. NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, op. cit., p. 112.

25. NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, op.cit., §§ 33-34, p. 64.

fiction commode. L'idole du vrai n'est que la projection d'un certain type d'homme : le savant, l'ascète, celui qui hait le corps et le devenir. Ainsi, la critique nietzschéenne déborde le cadre de la philosophie pour devenir anthropologie de la croyance. Détruire les idoles, c'est démasquer les types humains qui les produisent²⁶.

Le geste de Nietzsche est à la fois archéologique et prophétique. Il fouille le passé pour y découvrir les racines du nihilisme, mais il annonce aussi une nouvelle figure : celle du surhomme. Loin d'être un être de domination, le surhomme est celui qui vit sans idoles. Il n'a besoin ni de Dieu ni de vérité ; il crée ses propres valeurs dans le flux du devenir. Là où Clifford voyait dans la raison un guide moral, Nietzsche voit dans la création un acte éthique. Le surhomme n'est pas l'aboutissement de l'évolution, mais la métaphore de l'homme libéré du besoin de croire. Dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, cette liberté prend la forme d'une danse : danser, c'est affirmer la légèreté de l'existence sans recours à un fondement. La critique devient alors célébration. Le marteau du crépuscule se transforme en lyre de l'aube²⁷.

Nietzsche sait cependant que la destruction des idoles comporte un risque : celui du vide. Là où Clifford croyait que la raison remplirait le monde de lumière, Nietzsche voit venir la nuit. Le nihilisme n'est pas seulement la mort des dieux, mais la lassitude du sens. Le philosophe du marteau doit donc affronter cette nuit sans se réfugier dans une nouvelle croyance. « Le désert croît », écrit-il dans *Ainsi parlait Zarathoustra* ; il faut aimer ce désert, en faire le lieu de la création. C'est ici que la comparaison avec Clifford prend tout son sens : le moraliste anglais voulait combler le vide par la raison, Nietzsche veut y demeurer. Il fait du vide un espace de jeu, du chaos une condition d'art. L'esprit libre n'est pas celui qui croit à la vérité, mais celui qui crée malgré l'absence de vérité²⁸.

Cette posture dionysiaque bouleverse la définition même de la pensée. Clifford pensait encore selon la logique du jugement : examiner, peser, conclure. Nietzsche pense selon la logique de la métamorphose : transformer, interpréter, danser. Le jugement suppose un monde stable ; la métamorphose suppose un monde fluide. Entre ces deux gestes s'étend toute la révolution moderne. Clifford voulait fonder la liberté sur la clarté ;

26. NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, *op.cit.*, §§ 44-45, p. 70.

27. NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *op.cit.*, « Des poètes », p. 121.

28. NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *op.cit.*, « Du visionnaire et de l'énigme », pp. 140-143.

Nietzsche la fonde sur le risque. L'un construit, l'autre détruit pour reconstruire. L'idole, au fond, n'est que le produit de la peur : peur du devenir, peur de la pluralité, peur du chaos. La philosophie nietzschéenne transforme cette peur en puissance créatrice. Elle n'abolit pas les idoles : elle apprend à vivre après elles²⁹.

La critique nietzschéenne atteint ici une dimension esthétique. Détruire les idoles, c'est redonner à la vie son caractère artistique. Chaque valeur, chaque vérité, chaque système devient une œuvre d'art provisoire. La pensée cesse d'être soumise à la logique du vrai pour obéir à la logique du style. Nietzsche, poète autant que philosophe, remplace le dogme par la métaphore. Ce que Clifford appelait « démonstration », Nietzsche l'appelle « interprétation ». Le philosophe devient un artiste de la valeur. Son marteau frappe comme une plume, non pour imposer, mais pour créer des résonances. La critique devient création, la philosophie devient littérature — au sens le plus noble du terme, c'est-à-dire création de formes de sens³⁰.

Enfin, dans *Ecce Homo*, Nietzsche revient sur son propre chemin et le compare explicitement à celui des moralistes et des rationalistes. Il se définit comme « dynamiteur » et non comme constructeur. Cette lucidité ironique achève de rompre avec toute prétention systématique. Clifford avait foi en la continuité de la raison ; Nietzsche revendique la discontinuité du devenir. Le philosophe, écrit-il, doit « savoir détruire par respect pour la vie ». La destruction devient acte d'amour. C'est la dernière nuance qui sépare Clifford du penseur allemand : le premier voulait sauver l'homme du mensonge, le second veut sauver la vie du poids de la vérité. Le marteau nietzschéen, frappant les idoles, réveille la danse tragique du monde³¹.

III. La sagesse du désenchantement : penser après la chute des idoles

Lorsque Nietzsche déclare dans *Le Crépuscule des idoles* qu'il faut « philosopher au marteau », il ne prêche pas une iconoclastie stérile, mais une sagesse nouvelle : celle du désenchantement lucide. Le monde moderne, après la chute des dieux, ne peut plus s'abriter derrière la transcendance. L'homme est désormais seul avec ses propres créations, condamné à inventer des significations dans un univers sans fondement.

29. NIETZSCHE, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, op.cit., « Flâneries d'un inactuel », p. 83.

30. NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, op. cit., § 290, p. 219.

31. NIETZSCHE, Friedrich, *Ecce Homo*, trad. H. Albert, Paris : Gallimard, 1971, pp. 9-15.

Ce moment, Clifford l'avait pressenti sans en mesurer la portée tragique : en remplaçant la foi par la raison, il croyait libérer l'humanité du dogme ; il ne voyait pas qu'il installait une nouvelle forme de croyance, plus subtile, plus exigeante, et plus vide. Nietzsche découvrira dans cette substitution la racine du nihilisme : l'homme n'adore plus Dieu, mais la vérité. Le désenchantement n'est donc pas la fin de l'idolâtrie ; il en est la métamorphose³².

Penser après la chute des idoles suppose de vivre sans garantie, sans promesse, sans absolu. Clifford, moraliste rationnel, n'aurait pu envisager cette condition sans effroi. Pour lui, la vérité restait le dernier refuge du sens. Nietzsche, en revanche, accepte le vertige. Le philosophe du marteau fait de ce vide une expérience créatrice : il ne s'agit plus de combler le manque, mais de l'habiter. Là où Clifford voulait dissiper les illusions, Nietzsche apprend à vivre parmi elles, conscient qu'elles sont nécessaires à la vie. Car la vie, dit-il dans *Le Gai savoir*, « est l'illusion nécessaire ». La sagesse n'est plus dans la pureté du vrai, mais dans la lucidité du mensonge. L'esprit fort n'est pas celui qui détruit toutes les illusions, mais celui qui les connaît et les choisit³³.

C'est ici que la critique se retourne en affirmation. Nietzsche ne propose pas une philosophie du désespoir, mais une esthétique du devenir. Les idoles tombées ne laissent pas un désert stérile : elles ouvrent un espace de création. Clifford avait conçu la liberté comme émancipation ; Nietzsche la conçoit comme puissance de recomposition. Être libre, ce n'est pas seulement se délivrer des idoles, mais en forger de nouvelles, provisoires, transparentes, conscientes de leur fiction. Le désenchantement devient ainsi la condition d'un réenchantement lucide : l'esprit moderne, délivré de la vérité absolue, peut inventer ses propres mythes. Le philosophe devient poète, non pour rêver, mais pour créer du sens dans le flux du monde³⁴.

Cette sagesse du désenchantement implique un déplacement du centre de gravité de la pensée. Chez Clifford, la vérité réside dans la correspondance entre la raison et le réel ; chez Nietzsche, elle se déplace dans la correspondance entre la pensée et la vie. La valeur d'une idée ne se mesure plus à son exactitude, mais à sa fécondité. Ainsi, la philosophie

32. NIETZSCHE, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, Paris : Gallimard, 1974, « Philosopher au marteau », pp. 3-5.

33. NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, *op.cit.*, § 107, p. 118.

34. *Ibid.*, § 289, p. 216.

cesse d'être une théorie du vrai pour devenir une pratique du vivant. L'esprit critique ne vise plus la certitude, mais l'intensité. Clifford voulait un monde cohérent ; Nietzsche veut un monde multiple. Ce passage du monisme rationnel au pluralisme perspectiviste signe la maturité de la modernité : la conscience que la vérité n'est qu'un moment dans le devenir de la vie³⁵.

Mais Nietzsche sait que cette liberté nouvelle n'est pas donnée à tous. La plupart des hommes, écrit-il dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, ne supportent pas la chute de leurs dieux. Ils se réfugient dans des idoles de substitution : la morale humanitaire, la science objective, la politique progressiste. Toutes ces figures modernes du sacré prolongent la vieille passion de croire. Clifford croyait qu'en éclairant l'esprit, on libérait l'homme ; Nietzsche répond qu'on ne libère pas un être qui désire ses chaînes. L'idole ne meurt jamais tout à fait, car elle répond à un besoin anthropologique : celui de se soumettre à un sens. C'est pourquoi la critique doit rester inachevée, perpétuelle. Détruire les idoles, c'est un acte qu'il faut recommencer sans cesse³⁶.

Dans cette répétition de la destruction réside une forme paradoxale de sagesse : la fidélité à l'instabilité. Clifford voyait dans la constance de la raison le signe de la vertu ; Nietzsche voit dans la mobilité de l'interprétation la marque de la santé. L'esprit libre ne cherche plus à posséder la vérité, mais à la faire danser. Le philosophe ne construit pas de système ; il expérimente des perspectives. La raison devient un art de la variation, une esthétique de la pluralité. Cette mutation marque le point de divergence le plus profond entre Clifford et Nietzsche : l'un veut stabiliser la pensée, l'autre veut la rendre mouvante. Dans le désenchantement nietzschéen, la pensée retrouve la plasticité que Clifford avait perdue en voulant la moraliser³⁷.

Le rapport au langage traduit ce renversement. Clifford use du discours rationnel, de la démonstration, du syllogisme : il veut convaincre. Nietzsche, lui, emploie l'aphorisme, le poème, le fragment : il veut ébranler. La forme même de son écriture incarne la chute des idoles conceptuelles. Le langage n'est plus un instrument de vérité, mais un champ de forces. Chaque mot est une métaphore qui dissimule autant qu'elle révèle. En

35. NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, *op.cit.*, § 22, p. 55.

36. NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *op.cit.*, « Des vieilles et des nouvelles tables », p. 190.

37. NIETZSCHE, Friedrich, *Le Gai savoir*, *op.cit.*, § 299, p. 224.

brisant la grammaire du vrai, Nietzsche accomplit dans la langue ce que Clifford tentait dans la logique : la libération de la pensée. Mais tandis que Clifford purifiait la raison, Nietzsche la transfigure. L'écriture devient l'acte même de la liberté : écrire, c'est détruire les idoles de la parole figée³⁸.

Conclusion

À ce point du parcours, la filiation entre Clifford et Nietzsche prend un relief particulier. Tous deux sont des penseurs de la lucidité ; tous deux refusent la soumission de l'esprit. Mais leurs chemins divergent sur la question de la fin : Clifford croit encore en une vérité finale, Nietzsche en nie la possibilité. Pourtant, l'un prépare l'autre. Sans la démystification rationnelle du XVII^e siècle, la transvaluation nietzschéenne n'aurait pas été pensable. Clifford a ouvert le champ de la critique ; Nietzsche en a exploré les profondeurs. Le premier a détruit les idoles du ciel ; le second, celles de la terre. Ensemble, ils dessinent la grande aventure de la pensée moderne : l'esprit qui se retourne contre ses propres fictions pour s'éprouver dans sa nudité³⁹.

Cette nudité n'est pas désespoir, mais puissance. Le désenchantement nietzschéen n'abolit pas le sens : il le rend mouvant, provisoire, créateur. Penser après la chute des idoles, c'est accepter que chaque valeur soit à la fois œuvre et ruine. L'esprit fort est celui qui sait qu'il marche sur des décombres, mais qui y découvre la possibilité d'un nouveau commencement. Clifford aurait vu dans cette attitude une imprudence ; Nietzsche y voit une probité supérieure. Car la probité ne consiste plus à croire selon la preuve, mais à vivre selon la force. Le philosophe ne se contente plus d'examiner les idoles ; il en fait des matériaux de création. Ainsi, la sagesse du désenchantement n'est pas le renoncement au sens, mais la naissance d'un sens pluriel, toujours recommencé⁴⁰.

Penser après la chute des idoles, c'est donc penser sans abri. Clifford voulait une maison de raison, solide, éclairée, définitive ; Nietzsche habite la tempête. Dans cette tempête, il entend la musique du monde. Sa philosophie ne promet pas la paix, mais le mouvement. Elle n'offre pas de vérité, mais un style de vie. La raison y devient ivresse lucide, la

38. NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, *op.cit.*, « De la vision et de l'énigme », p. 140.

39. CLIFFORD, Martin, *A Treatise of Human Reason*, *op. cit.*, p. 81.

40. NIETZSCHE, Friedrich, *Crépuscule des idoles*, *op.cit.*, « Flâneries d'un inactuel », p. 90.

critique devient art. Le philosophe au marteau frappe, écoute, et recommence. Dans l'écho de ces coups, résonne la voix du premier moraliste anglais qui, sans le savoir, avait donné à Nietzsche son premier instrument : le soupçon. Clifford avait inventé la liberté de penser ; Nietzsche lui a donné le courage de ne plus croire. Entre eux se déploie la plus belle aventure de la conscience moderne : celle d'un esprit qui, après avoir détruit ses dieux, apprend à se créer lui-même⁴¹.

Bibliographie

- Clifford, Martin, *A Treatise of Human Reason*, Londres, 1674.
- Clifford, Martin, *The Plain Dealer*, Londres, XVII^e siècle.
- Hobbes, Thomas, *Leviathan*, Londres, Andrew Crooke, 1651.
- Locke, John, *Essai sur l'entendement humain*, Londres, 1690.
- Nietzsche, Friedrich, *Le Crépuscule des idoles ou Comment philosopher à coups de marteau*, Leipzig, C. G. Naumann, 1889.
- Nietzsche, Friedrich, *Le Gai savoir*, Leipzig, E. W. Fritsch, 1882.
- Nietzsche, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Leipzig, E. W. Fritsch, 1883-1885.
- Nietzsche, Friedrich, *Par-delà bien et mal*, Leipzig, C. G. Naumann, 1886.
- Nietzsche, Friedrich, *La Généalogie de la morale*, Leipzig, C. G. Naumann, 1887.
- Nietzsche, Friedrich, *Humain, trop Humain*, Leipzig, Ernst Schmeitzner, 1878.
- Nietzsche, Friedrich, *Ecce Homo*, Leipzig, C. G. Naumann, 1888.

41. NIETZSCHE, Friedrich, *Ecce Homo*, Paris: Gallimard, 1971, p. 20.

